Bulletin météorologique.

Washington, 24 janvier.—Indications pour la Louisiane et le Mississippi. — Pluie; plus froid; vent du sud-ouest au nord-ouest.

Notre nouveau Bureau de Santé.

Nous avons reçu de Baton Rouge, hier soir, à huit heures, une dépêche spéciale du Gouverneur nous annonçant qu'il avait nommé tous les membres de notre nouveau Bureau de Santé; dans une autre partie de cette feuille on lira les noms de ces messieurs.

Le nouveau Bureau est composé de quatre médecins et de cinq négociants et financiers, tous très favorablement connus.

Bien qu'il n'y ait rien à redire de ces choix, il nous semble que dans le Bureau, la part a été faite bien petite aux hommes de l'art; n'est-ce pas un erreur du chef de l'Exécutif d'avoir perdu un peu de vue le caractère de notre Commission sanitaire?

Nous concevons que deux ou trois négociants fassent partie du Bureau de Santé pour y défendre les intérêts de notre commerce; mais nos autorités sanitaires devraient être, ce nous semble, de médecins, des pharmaciens, des hommes de la plus haute compétence pour traiter des questions d'hygiène.

Le président, M. le Dr Edmond Souchon, est un médecin distingué, de talent, et d'une honorabilité inattaquable; il possède toute la fermeté de caractère voulue pour remplir à la satisfaction générale, le mandat qui lui est confié.

Comme le Dr Souchon, le Dr Lewis et le Dr Castellanos sont d'éminents médecins, et nous ne pouvons qu'applaudir à leur choix.

Le colonel Jules C. Denis et M. J. Davidson Hill, sont, eux aussi, de nos amis. Il n'est pas d'hommes plus dévoués qu'eux à la chose publique, d'hommes plus consciencieux, plus désintéressés; ils feront honneur assurément au Bureau de Santé.

Les autres membres nous sont moins connus; mais tous jouissent de la considération publique.

L'OPINION DU COMMANDANT ESTERHAZY.

Un rédacteur de l'Agence nationale a rencontré le commandant Esterhazy au sortir du cabinet de M. Tezenas, et lui a demandé ses impressions personnelles: — Que vous dire? s'est écrié le commandant, sinon que je ne proférerai jamais assez haut la parfaite correction de mes collègues de l'armée à mon égard pendant toute la durée du calvaire que j'ai parcouru.

Je tiens surtout à souligner l'attitude vraiment digne et bien française des soldats qui m'ont entouré durant ces deux derniers jours.

Je sens bien qu'il me faudrait donner à tous "merci" du fond du cœur. Je ne le puis encore, malheureusement. Je ne m'attendais, certes, pas à cette manifestation touchante qui m'accueillit ma sortie.

Elle a été un peu "chaude", mais combien reconfortante.

Et, comme notre confrère demandait au commandant quels étaient ses projets pour l'avenir, il a répondu: — L'avenir est à nous maintenant!

LES CHIENS DE GUERRE

Dans l'armée prussienne.

Dans la plupart des armées d'Europe, les chiens militaires ne sont qu'une expérience, mais en Allemagne ils sont une institution. Depuis une douzaine d'années, l'aptitude de la race canine pour le métier des armes a été une de ces questions dont les profanes seraient peut-être tentés de sourire et qui, pourtant, n'a pas paru indigne de la sollicitude du grand état-major de Berlin. Après de longues et savantes études préparatoires, les autorités les plus compétentes ont décidé que les chiens seraient appelés à concourir à la défense de la patrie, et que, vu leurs dispositions toutes spéciales, ils seraient enrôlés dans les bataillons de chasseurs.

En vertu d'un arrêté ministériel qui date de 1888, chacun des quatre bataillons de chasseurs à pied de l'armée prussienne doit compter dans ses rangs deux chiens par compagnie. Ces bataillons étant à quatre compagnies, nous arriverions à un total de cent douze guerriers de race canine si les effectifs étaient au complet. Toutefois, il s'en faut de beaucoup que ce chiffre soit atteint; en dehors des chasseurs saxons et bavarois, qui n'ont pas encore reçu l'ordre de mettre cette innovation en pratique, un certain nombre de bataillons de chasseurs prussiens n'ont pas pu, faute d'instructeurs suffisamment versés dans l'art de dresser des animaux savants, incorporer la totalité du contingent à quatre pattes qui leur était assigné.

Dans l'armée prussienne, la situation de professeurs de chiens militaires ne paraît pas très recherchée. Le simple soldat chargé de la garde et de l'instruction des deux chiens affectés à chaque compagnie de chasseurs à pied n'est pas dispensé pour cela de toute autre corvée. Bien au contraire, l'infortuné a double besogne: pendant la matinée, il fait l'exercice pour son propre compte, et, dans l'après-midi, il enseigne la manœuvre à ses chiens.

Dans chaque bataillon, les quatre hommes chargés de ce service sont placés sous les ordres d'un sous-officier et d'un lieutenant. On se fait une idée de la grêle de punitions qui s'abat, à jet continu, sur ces quatre malheureux obligés de vivre en contact permanent avec leurs deux supérieurs.

Au début, l'éducation qu'on leur donne rappelle, de tous points, les premières leçons que reçoit un chien de chasse.

On leur apprend d'abord, dit le collaborateur de "Ueber Land und Meer", à marcher en étant tenu en laisse et à apporter un objet quelconque en le tenant entre les dents. Ensuite, on leur enseigne à se coucher à plat ventre, à se relever sur un signe du maître et à aboyer au commandement.

Il est fort difficile d'obtenir d'un chien qu'il se taise lorsqu'il a envie de faire du bruit, mais il est bien plus malaisé encore de lui apprendre à moduler sa voix suivant les ordres qui lui sont donnés. Lorsqu'il suffit de lui faire un signe pour qu'il s'en tienne à un grognement sourd ou qu'il aboie à plein gosier, on peut considérer son éducation comme très avancée. Il comprend ce qu'on lui dit et commence, de son côté, à savoir exprimer sa pensée.

On connaît l'exercice que la plupart des chiens d'arrêt exécutent avec une sûreté de flair qui est très rarement mise en défaut. Le maître dit: "J'ai perdu!" Et aussitôt, Jack ou Tom lui rapporte un objet qu'il venait de cacher à une vingtaine de mètres de distance. Ce petit tour de force est inscrit dans le programme de l'enseignement donné aux chiens militaires d'armée prussienne.

Ensuite, viennent les exercices plus pratiques. L'art de porter une dépêche est un des chapitres les plus importants de l'école du soldat à quatre pattes. Pour apprendre à un jeune chien comment il doit remplir la mission la plus sérieuse qui puisse lui être confiée, dit l'écrivain de "Ueber Land und Meer", il est nécessaire d'user de la méthode d'enseignement mutuel. Un vieux chien, rompu au service, apporte à son instructeur ordinaire un objet qu'un autre soldat lui a donné, puis il a fait la navette entre les deux hommes en remettant à l'un ce qui lui a été confié par l'autre. Le jeune chien suit pas à pas son vieux camarade dans ce perpétuel mouvement de va et vient et ne tarde pas à être au courant de la manœuvre. C'est d'ailleurs un exercice dont ils s'acquittent l'un et l'autre avec un véritable plaisir. Lorsque le jeune chien a pris l'habitude de faire, de la sorte, une série de trajets réitérés entre deux hommes, son instructeur ordinaire dépose une lettre dans un petit sachet de cuir que l'apprenti messager porte attaché à son collier. Le chien s'empresse de se rendre auprès du second soldat qui se tient à quelques mètres de distance, ouvre le sachet, prend la dépêche et la remplace par une autre qui est aussitôt apportée à l'instructeur qui, de son côté, procède à la même opération. Ce manège se renouvelle indéfiniment, au bout de quelques leçons, le chien comprend à merveille le genre de service que l'on exige de lui. Guillaume II suit avec intérêt les manœuvres que les chiens militaires du bataillon des chasseurs à pied de la garde exécutent à Potsdam, sous les ordres du lieutenant de Perponcher-Sedlnitzky.

LES RECOUVREMENTS A PARIS.

L'état des recouvrements opérés par le Trésor pour l'exercice 1897, accuse une plus-value de 84,856,400 francs sur les évaluations budgétaires, balance de 116 millions de plus-values partielles et de 32 de moins-values; l'an dernier, il y avait sur les évaluations de 1896 une plus-value de 5 millions qui, dans l'état modificatif, devint une moins-value de 3. Cette année, l'écart est trop considérable pour craindre de se mécompter. L'enregistrement, malgré l'incendie du Bazar de la Charité et la mort du duc d'Aumale, accuse une moins-value de 7 millions; le timbre, une moins-value de 578,000 francs, balance de 4,703,400 de plus-values et de 5,282,200 de moins-values dont 4,849,200 sur le timbre des valeurs mobilières; l'impôt sur les opérations de Bourse, sur une évaluation de 8,684,500, n'en a fourni que 5,526,000; les plus-values portant sur la taxe des valeurs mobilières qui a été augmentée, pour 2,725,700 francs sur les douanes, en raison de l'impotation des céréales, pour 39 millions et demi; sur les contributions indirectes, pour 22 millions dont 13 sur l'alcool et 3 sur les places de chemins de fer avec un nouveau déficit de 673,000 (20,000) sur les cartes à jouer; sur les sels, pour 1,800,000 francs, et sur les monopoles, pour 26 millions. Les sucres, malgré l'augmentation des droits, enregistrent un déficit de 8,514,000 pour les colonies et les indigènes, atténué par une plus-value de 1,850,000 sur les étrangers.

LE DOCTEUR MILLIONNAIRE.

La fortune du docteur Thomas Evans, récemment décédé, fortune qu'on évalue à 25 millions, n'ira décidément pas à la Ville de Paris, comme le défunt l'avait naguère laissé espérer.

On a pu connaître, en effet, les dispositions testamentaires de l'ancien dentiste de l'empereur Napoléon III, et nous croyons intéressant de signaler les principales.

On sait que le docteur Evans se piquait d'être philanthrope. Or, entre autres surprises contenues dans le testament, on relève cette particularité qu'il ne laisse pas un centime aux œuvres de la fondation desquelles il avait contribué de son vivant, notamment au "Home", œuvre destinée à venir en aide aux jeunes filles américaines qui viennent à Paris achever leurs études.

Les héritiers directs sont aussi bien traités: le testament ne leur attribue qu'une somme insignifiante.

Par contre, le docteur Evans légua à la ville de Philadelphie, sa ville natale, une somme d'environ 20 millions, à charge par elle d'exécuter certaines classes spéciales qui ont un caractère assez piquant. C'est ainsi que la ville de Philadelphie devra faire construire un musée qui s'appellera "Musée Evans" et où seront soigneusement étiquetés et catalogués les médailles, décorations, insignes divers, habits et papiers du défunt.

Elle devra, en outre, ériger, sur l'une de ses places publiques, une statue du docteur Evans dont le prix ne devra pas être moindre d'un million ni dépasser deux millions! On voit que le célèbre dentiste tenait à avoir un beau monument.

Si la ville de Philadelphie refusait le legs qui lui est fait, ce legs ferait retour à cinq exécuteurs testamentaires désignés par le défunt et qui se le partageraient par portions égales.

Le journal "American Register", qui appartenait au docteur Evans, devient, par une clause spéciale du testament, la propriété du directeur en chef, M. Crane, à charge par celui-ci d'y publier les notes, souvenirs, documents que le défunt avait recueillis et qui constituent les éléments des "Mémoires" auxquels il travaillait quand la mort est venue le surprendre.

Mort de Mlle d'Haussonville.

Une existence des plus simples et des plus saines vient de finir. Mlle Mathilde d'Haussonville, sœur du comte d'Haussonville, a succombé dans son appartement de la rue Michelet aux suites d'une longue maladie, apportée avec courage et résignation.

Toute sa vie a été consacrée aux œuvres de charité. Chrétienne dans le grand sens du mot, celle qui vient de mourir s'en va à celui pour qui les mérites qui furent les éloges de la foule sont toujours les plus précieux.

Mais avec cette pure image qui s'enlève apparaissent tous les souvenirs historiques de ce château de Coppet que Mlle d'Haussonville habitait tout fêré, sur les bords du lac de Genève.

Quel lien rattachait Mlle d'Haussonville aux Necker, on le sait: Mme de Staël, fille de Necker, a été la mère de la duchesse de Broglie, dont la fille a été la célèbre et spirituelle comtesse d'Haussonville, femme, sœur et mère d'Académiciens; Mlle d'Haussonville était sa fille.

Un curieux procès. — On vient de juger, à la cour criminelle d'Oakland (Californie), un procès dont les débats ont eu lieu sans bruit.

L'accusé, le plaignant, la plupart des témoins et un avocat sont sourds-muets; le silence le plus complet a régné dans la salle d'audience et, au lieu des langues, ce sont les doigts qui fonctionnaient sans interruption. L'avocat sourd-muet s'appelle M. Roland Grady; son infirmité ne l'a pas empêché de passer de brillants examens. Il s'est adjoint un autre avocat qui a parlé quand cela était nécessaire et qui comprenait le langage par signes.

Pour prendre après dîner, afin d'activer la digestion, les Filices d'Ayer ont une efficacité merveilleuse.

LE DOCTEUR MILLIONNAIRE.

La fortune du docteur Thomas Evans, récemment décédé, fortune qu'on évalue à 25 millions, n'ira décidément pas à la Ville de Paris, comme le défunt l'avait naguère laissé espérer.

On a pu connaître, en effet, les dispositions testamentaires de l'ancien dentiste de l'empereur Napoléon III, et nous croyons intéressant de signaler les principales.

On sait que le docteur Evans se piquait d'être philanthrope. Or, entre autres surprises contenues dans le testament, on relève cette particularité qu'il ne laisse pas un centime aux œuvres de la fondation desquelles il avait contribué de son vivant, notamment au "Home", œuvre destinée à venir en aide aux jeunes filles américaines qui viennent à Paris achever leurs études.

Les héritiers directs sont aussi bien traités: le testament ne leur attribue qu'une somme insignifiante.

Par contre, le docteur Evans légua à la ville de Philadelphie, sa ville natale, une somme d'environ 20 millions, à charge par elle d'exécuter certaines classes spéciales qui ont un caractère assez piquant. C'est ainsi que la ville de Philadelphie devra faire construire un musée qui s'appellera "Musée Evans" et où seront soigneusement étiquetés et catalogués les médailles, décorations, insignes divers, habits et papiers du défunt.

Elle devra, en outre, ériger, sur l'une de ses places publiques, une statue du docteur Evans dont le prix ne devra pas être moindre d'un million ni dépasser deux millions! On voit que le célèbre dentiste tenait à avoir un beau monument.

Si la ville de Philadelphie refusait le legs qui lui est fait, ce legs ferait retour à cinq exécuteurs testamentaires désignés par le défunt et qui se le partageraient par portions égales.

Le journal "American Register", qui appartenait au docteur Evans, devient, par une clause spéciale du testament, la propriété du directeur en chef, M. Crane, à charge par celui-ci d'y publier les notes, souvenirs, documents que le défunt avait recueillis et qui constituent les éléments des "Mémoires" auxquels il travaillait quand la mort est venue le surprendre.

CHOSSES ET AUTRES.

Angletierre

M. Gladstone emploie bien les loisirs que lui vaut sa retraite de la vie politique. Il débute dans l'année 1898 par la publication d'un article de quatre colonnes du "Daily Telegraph", dans lequel il a résumé ses souvenirs sur Arthur Hallam, l'ami et le collègue de Tennyson, qui lui érigera un monument plus durable que l'airain dans son recueil d'éloges parus d'abord anonymement, en 1850, sous le titre "In Memoriam".

M. Gladstone, qu'accablait, comme on sait, le grand old man dans le midi de la France, a célébré l'autre jour, ainsi que l'a annoncé une dépêche de l'Abelle, le 86e anniversaire de sa naissance.

— On écrit de Londres, en date du 12 janvier: Louise Michiel quittera Londres demain matin par la ligne de Dieppe à Newhaven pour se rendre à Paris, où elle arrivera à huit heures du soir, en gare Saut-Lazare.

La "Vierge rouge" passera quelques semaines en France pour donner à Paris et en province une série de conférences révolutionnaires au profit de la

caisse des publications anarchistes.

L'emprunt chinois. — D'après des renseignements sûrs qui lui viennent de Londres et de Berlin, la "Gazette de Cologne" se dit en mesure de donner des informations sur l'état des négociations concernant l'emprunt de 400 millions que la Chine cherche à conclure en Angleterre; cet emprunt semble, dit le journal allemand, devoir aboutir prochainement. Le cabinet anglais, poussé par l'opinion publique, se montre de plus en plus disposé à garantir l'émission d'un emprunt d'Etat chinois. Le gouvernement anglais délivrera probablement, pour le montant de cet emprunt, des Consolidés.

Les efforts faits par les Russes pour placer un emprunt chinois à Berlin ont échoué par suite de ce fait que les groupes de la haute finance de Berlin avaient posé comme condition que cet emprunt devait, contrairement à ce qui s'est passé pour l'emprunt russe-chinois, revêtir un caractère international.

Dans les hauts cercles financiers de Londres et de Berlin on s'attend à ce que le cabinet anglais, qui a délibéré sur cette affaire, prenne incessamment une décision formelle et soumette, le mois prochain, cette décision à la ratification du Parlement.

La culture des lions. — Les fauves sont en hausse, les propriétaires de ménageries s'en plaignent déjà depuis quelque temps.

Pour remédier à cet état de choses, il s'est formé à Chicago une Société anonyme pour l'élevage de toutes sortes d'animaux féroces. La Société possède un capital de 800,000 dollars. Elle a acheté tout un territoire dans la Floride du Sud, qui sera entouré d'une haie de la hauteur de quatre mètres.

Quel est l'aîné des deux jumeaux? — Cette question, qui a donné lieu à de longs procès, avait été tranchée par l'ancienne juridiction au profit de celui des jumeaux qui était venu au monde le second, sous prétexte qu'il avait été conçu le premier.

Cette législation qui paraît saugrenue, l'aurait été encore d'avantage que les jumeaux nées à Jersey, l'une le 31 décembre 1897, l'autre le 1er janvier 1898.

Mais une loi de 1839, beaucoup plus logique, a interverti la situation des jumeaux en déclarant l'aîné celui qui se présente à un jour.

A ce sujet, il nous revient une anecdote qui a trait à la récente visite du président de la République à l'hospice de Bicêtre.

On présentait à M. Félix Faure deux frères jumeaux qui se trouvaient parmi les vieillards hospitalisés.

— Qui de vous est l'aîné? demanda le président à l'un des jumeaux.

— Autrefois, c'était moi, répondit le vieillard.

— Comment, autrefois! — Oui, parce que je suis né le second; mais depuis la loi de 1839, je suis devenu le cadet.

Le président sourit, puis s'éloigna après avoir souhaité au vieillard que ce rajeunissement légal lui fût une cause de longévité.

La Fer, la Potasse, et les meilleurs engrais végétaux, font de la Salsaparille d'Ayer un remède sans égal pour le sang.

THEATRES.

Académie de Musique.

"What Happened to Jones" — Ce qui est arrivé à Jones l'est d'avoir réussi complètement; c'est d'avoir amusé la salle, trois heures durant, sans désemparer; sans lui laisser un moment de répit.

Faire le récit des aventures qui arrivent à cet excellent Jones est tout simplement impossible; il y a des choses qu'il faut voir pour s'en rendre compte. Le fait est d'autant plus vrai, en ce qui concerne cette pièce, c'est qu'elle est fort bien jouée par une compagnie bien composée, on chacun et chacune comprend bien son rôle, ce qui est plus rare qu'on ne le pense.

Grand Opera House.

"A Cavalier de France", est une de ces histoires qui ressemblent beaucoup aux romans d'Alexandre Dumas Père, qui était un merveilleux conteur, mais ne se gênait pas pour faire parfois quelques accès à la vérité. Après tout, il ne s'agit pas d'un roman; c'est un fait historique; et il faut donner le meilleur sens de l'histoire.

Ce qui donne un attrait singulier à cette pièce, c'est la façon dont M. Louis James interprète le premier rôle, René de Froissac. Il a toutes les qualités voulues pour donner à ce rôle sa véritable physionomie et l'on pourrait croire à certains moments, que M. Louis James est un véritable français, de l'époque si troublée de la Renaissance.

Cette création fait le plus grand honneur à l'artiste, et bon nombre de nos lecteurs voudront voir cette pièce qui est bien écrite et superbement interprétée.

Théâtre St-Charles.

Les Bostoniens

Les "Bostoniens" sont installés au St-Charles où, depuis dimanche, ils exécutent un superbe opéra-comique "La Serenade", une œuvre vraiment américaine, celle-là, poésie, musique et acteurs, et nous ne pouvons que les en féliciter.

Jeunes comme ils sont, un peu inexpérimentés, naturellement, ils osent se lancer dans le grand art, et à force de travail et d'intelligence, ils arrivent à réussir, à se faire applaudir, sans le secours de la censure, parce qu'ils ont une réelle valeur, et qu'ils exécutent une œuvre musicale très sérieusement travaillée.

Nous ne nous étendrons pas sur la valeur du libretto; il ressemble un peu à tous les poèmes de ce genre; c'est la musique qui nous a le plus frappés; elle est mélodique sans doute, mais aussi dramatique et surtout symphonique. En outre des cavatines, des romances, il y a des ensembles fort bien compris, savamment écrits qui prouvent que le compositeur connaît son métier et est parfaitement au courant des progrès de l'orchestration.

Il y a aussi la des chanteurs qui non seulement ont de la voix, mais qui savent s'en servir et sont de véritables artistes. Barnabé, par exemple, mérite d'être vu et surtout entendu. C'est un excellent comédien et un chanteur émérite. Nous devons, aussi faire l'éloge de nos deux autres soprano léger, à la voix claire, au timbre argenté, gracieuse de sa personne et qui a eu du premier coup enlever les applaudissements de toute la salle. Nous n'avons qu'un conseil à vous donner, si vous voulez passer une soirée à la fois agréable et artistique, c'est d'aller entendre la Serenade, au St-Charles.

MOT DE LA FIN.

Fragment de conversation: — Voilà ce pauvre Philibert malade... — Qu'est-ce qu'il a? — On ne sait pas encore. Il n'y paraissait pas hier soir; nous avions joyeusement tiré les Rois... — Peut-être une fièvre typhoïde!

rait le contentement, la joie de vivre.

Et au fond se sentait radiense. La protection de la grande modeste qui s'étendait si visiblement sur elle, la pensée que son bon ami Pierre de Keritaniel allait arriver, les petits bonheurs qu'elle éprouvait de la sympathie dont elle était entourée à son magasin, toutes les complaisances qu'on témoignait aux jeunes gens gracieux, exhubérants de vie et de santé et qu'elle retrouvait de tous côtés, chez Caroline, auprès de ses concierges et jusque dans ce manège à bicyclette où la première la conduisait depuis quelque temps, cette existence de Paris enfin dont le hasard supprimait pour elle les misères et les humiliations qui en accablent tant d'autres, lui communiquaient une sorte de fièvre et d'agitation grâce auxquelles elle oublait tout ce que son enfance avait eu d'aigre et de douloureux.

Elle était légère comme une fauvette, fraîche comme une rose, leste et pimpante.

Et puis il y avait une petite pointe de vanité dans son fait.

La patronne l'envoyait en mission! Elle l'avait ouvertement félicitée de ses progrès!

En trois mois elle avait donc franchi une distance énorme sur le terrain fleuri des modes!

Elle se trouvait à peu près dans la situation du trouper qui vient d'attraper ses premiers

galons.

Guirec, son compagnon, deux cartons à chaque bras, superbe dans sa livrée bleue de roi, en garçon de grand magasin, était presque tenté de s'étonner de cette métamorphose.

— Comme vous semblez joyeux, mam'selle Suzanne!

Elle répondit gaiement: — Je le suis! Et vous, Guirec?

— Je devrais l'être aussi, mais je vais vous dire... — Quoi donc?

— Il m'arrive quelquefois de penser aux camarades et à la pêche... Et puis... — Et puis, quoi, Guirec?

— Je ne vous vois quasiment plus au milieu de tant de monde... — Vous me voyez quand vous venez... Vous n'avez pas à vous plaindre... — Oh! non!

— On vous traite bien dans la maison, hein? — Mais oui. Ces demoiselles se sont un peu moquées de moi tout d'abord... — Mais ça commence à se passer... — En effet!

Suzanne se mit à rire. — Dites donc, Guirec, fit-elle. — Quoi, mam'selle Suzanne? — Si le père Kergoz nous rencontra... — Une supposition, car il n'est pas dans ce Paris, bien sûr! — Oui, une supposition, Guirec.

rec. N'est-ce pas qu'il ne nous reconnaît plus?

L'ancien pêcheur dit: — Je ne sais pas, mam'selle Suzanne, mais il me semble que vous aurais reconnue partout moi!

Ils passèrent le pont de Solferino et se trouvèrent dans le faubourg Saint-Germain.

— Y en a-t-il de ces gens riches, observa Guirec, pour qu'il y ait tant de belles maisons, dites? C'est agréable tout de même d'avoir tant d'argent.

Suzanne eut un geste délégué. L'argent! Elle s'en souciait bien!... — D'abord elle gagnerait ses quarante francs par mois!

C'est une somme. — Et puis quand on a dix-huit ans, une bonne santé et l'avenir devant soi, est-ce qu'on pense à l'argent?

Elle expliqua sa théorie à son compagnon. — Est-ce que vous en avez besoin, vous, d'argent, Guirec? — Ma foi, non!

La gaieté de la jeune fille avait gagné son compagnon. — Ils riaient tous deux. — Nous n'en espérons pas tant, vous vous rappelez, le matin où nous nous sommes retrouvés, là-bas, en haut des falaises de Landeven! disait Suzanne.

Ce fut fêremment qu'elle entra dans la cour d'honneur de l'hôtel de Bordes. Le portail était ouvert à deux

battants.

La façade imposante de l'hôtel se développait au fond, avec sa verandah et son Perron monumental.

Les hautes persiennes blanches étaient closes. — Tiens, pensa Suzanne, on dirait qu'il n'y a personne là-dedans.

Un grand suisse sortit d'un des pavillons dont le portail est flanqué.

— Qu'est-ce que vous voulez? demanda-t-il.

— Voir madame la marquise... — Laquelle? — La jeune dame. — Elle n'est pas là. — Ah! fit Suzanne désappointée.

— Madame la marquise est en Touraine. — Elle avait pourtant écrit... — A qui?... — A madame Ramel... — Connais pas... — Le ton du cerbère était poli mais tout juste.

On aurait pu inscrire sur le pavillon qui lui servait de niche l'avertissement des Romains: Cavo canem! — Prends garde au molosse!... — En effet, c'était sa fonction. — Les deux estaffettes de Caroline Ramel se regardaient avec embarras lorsqu'une voix joyeuse dit auprès d'eux: — Eh! c'est mon petit trottin de l'autre jour... Ça va bien mademoiselle!

— Mais oui, pas mal monsieur.

— On a monté en garde, à ce qu'il paraît.

— Pas beaucoup... fit Suzanne timidement.

— Mais un peu de même. — C'était Roubaud qui venait de faire son tour martinal, pour souhaiter le bonjour aux amis et connaissances du voisinage, en passant.

— Et vous voulez?... de manda-t-il.

— Voir madame la marquise... — Ma lame Raymond! — Oui.

— Eh bien; mon enfant, rien n'est perdu; mais il faudra repasser. — C'est bon... On reviendra. Elle se disposait à battre en retraite.

Mais cela ne faisait pas l'affaire du jeune valet de chambre. Quand on a un gentil minois comme celui-là en face de soi, on tient à le garder quelques minutes. — Attendez un instant, dit-il. M. le marquis va rentrer et il vous expliquera ce que vous avez à faire... Il ne doit pas être loin. Nous sommes à Paris pour un jour ou deux... et ensuite nous filons... pour une quinzaine... Mais madame la marquise viendra ici cette semaine. — Ah!

Juste à ce moment un cavalier franchit à son tour la grande porte et entra dans la cour. C'était M. de Bordes.

On aurait dit qu'en quelques mois il avait vieilli de dix ans.

Son visage était creusé, son teint flétri.

Il s'arrêta auprès du groupe formé par Roubaud, Suzanne et de Breton en livrée bleue, chargé de ses cartons.

— Qu'est-ce que c'est? demanda-t-il.

Ce fut le cousin de Jean Redon qui répondit: — On vient de chez Caroline, pour madame la marquise.

— Ah! fit le cavalier. La voix douce de Suzanne répondit: — Madame la marquise avait écrit au magasin.

M. de Bordes expliqua avec insouciance: — Oui, oui. Elle devait venir, et puis elle a changé d'avis... Une indisposition... Elle ne sera ici que dans quelques jours. Vous reviendrez, mademoiselle, n'est-ce pas?... — Un pâle sourire éclaira son visage.

La jolie figure de Suzanne produisit son effet sur lui comme sur tout ceux qui l'avaient rencontrée le matin.

Et brusquement il se tourna d'un autre côté répétant avec douceur: — C'est bon, c'est bon, vous reviendrez, mon enfant... Madame vous avertira. Un palefrenier était accouru au-devant du maître. Le marquis lui jeta la bride en

descendant de cheval au pied du perron.

De nouveau il se retourna vers sa charmante apparition à laquelle il envoya un petit salut de sa main.

Il pensait: — Elle aurait son âge... Et qui sait? Peut-être elle aussi,